Willa Cather 1875-1947

Autor(en): **Rapin, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **23 (1950-1951)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869955

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

WILLA CATHER

1875-1947

Le maître à qui je dois le meilleur de ce que je sais, et à qui je suis heureux de rendre aujourd'hui un public hommage, ne m'en voudra pas, je l'espère, si, le loisir m'ayant manqué pour traiter un sujet nouveau, je reprends ici, en français, sous une forme plus complète en même temps que plus condensée, le sujet du petit livre dans lequel, en 1930, je tentai une première présentation d'une œuvre qui n'était pas, alors, achevée.

Ecrit en anglais, et paru à New-York dans une collection d'études critiques consacrée aux écrivains américains contemporains, mon ouvrage sur Willa Cather avait eu son premier germe dans un travail présenté à un colloque d'anglais des Etudes de Lettres dans l'hiver 1927-1928. A sa parution en 1930, M. Bonnard avait bien voulu, dans un article trop bienveillant, le signaler aux lecteurs de la Gazette de Lausanne.

Je m'excuse de rapporter ces faits, qui n'ont d'intérêt que pour moi. Je ne pouvais pas, cependant, en offrant à M. Bonnard l'hommage de la présente étude, ne pas rappeler la double dette de reconnaissance que j'ai envers celui qui, non seulement a encouragé mes premiers essais, mais qui, en fondant et en animant constamment les Etudes de Lettres, a rendu possibles ces colloques qui, pour beaucoup d'entre nous et au cours de tant d'années déjà, ont été l'occasion de rencontres et d'échanges d'idées si féconds[1].

[1] Les circonstances ont voulu, je m'en excuse auprès de M. Bonnard, que la traduction allemande de ce texte ait paru avant l'original. Je dois cette traduction, qu'on trouvera dans la *Neue Schweizer Rundschau,* numéro d'avril de cette année, à l'amitié de M. Hubert Vonder Mühll, l'un des plus anciens, et des plus redoutables, *debaters* des colloques d'anglais.

Un critique connu, Orville Prescott, rendant compte dans le *New York Times* du dernier ouvrage, posthume, de Willa Cather [1], déclarait que, s'il faut nommer les trois plus grands romanciers américains de ce siècle, le choix de la majorité des lecteurs se porterait probablement sur Theodore Dreiser, Ernest Hemingway et Willa Cather. Pour ma part, ajoutait-il, je mettrais en tête Willa Cather.

Ce choix paraîtra surprenant au lecteur français, plus familier avec l'œuvre de Hemingway ou de Faulkner, sinon de Theodore Dreiser, qu'avec celle de Willa Cather. Il ne serait pas, en Amérique, ratifié par les zélateurs de la jeune littérature. Rien n'est plus différent en effet des romans qu'ils admirent que ces nouvelles et ces romans unis et graves, présentant, dans leur brièveté expressive, comme une décantation d'une réalité que Willa Cather, disciple, en cela, de Mérimée et de Flaubert, ne se préoccupe jamais d'épuiser [2].

Ce sont des œuvres lentement mûries. Chaque mot y est à sa place. Aucun ne crie ni ne jure. Leurs héros ou leurs héroïnes ont, ou bien une force tranquille qui fait d'eux de grandes personnalités triomphantes, ou bien un complexe de faiblesses et de forces qui rend attachants des êtres qu'un sort contraire peut détruire ou défaire, mais qu'il n'avilit jamais tout à fait.

[1] Willa Cather, *The Old Beauty and Others* (trois nouvelles), New-York, Knopf, 1948.

[2] La plupart des romans de Willa Cather sont très brefs (voir la bibliographie publiée en annexe à la présente étude). Certains, *A Lost Lady* et *My Mortal Enemy* par exemple, ne sont que de longues nouvelles. Trois romans seulement, *My Antonia, One of Ours* et *The Song of the Lark,* dépassent 400 pages. De ce dernier roman du reste, paru en 1915, Willa Cather a déclaré elle-même, dans une préface datant de 1932, qu'il aurait gagné à être, comme elle l'avait conçu d'abord, beaucoup plus court. Un bref essai de Willa Cather, curieusement intitulé *The Novel Démeublé* (paru en 1936 dans *Not Under Forty,* réimprimé dans *Willa Cather on Writing,* en 1949), exprime sa conception particulière du roman. Elle y déclare « indigne d'un artiste » l'effort d'un Balzac pour meubler ses romans de tout un magasin d'accessoires tels que « meubles, maisons, nourritures, vins, jeux du plaisir, jeux des affaires, jeux de la finance » et cite, au contraire, avec approbation l'exemple d'un Mérimée, dont l'enchante, en même temps que la concision expressive, la conception de l'art qu'il a exprimée en disant, dans son « remarquable essai » sur Gogol, que « l'art de choisir, parmi les innombrables traits que nous offre la nature, est, après tout, bien plus difficile que celui de les observer avec attention et de les rendre avec exactitude ».

L'œuvre de Willa Cather est donc d'inspiration et de forme classiques. C'est l'une des plus assurées de durer de l'immense production romanesque de notre temps. L'Institut national (américain) des Arts et des Lettres ne s'y est pas trompé qui, en 1944, peu après la publication, en treize volumes, des œuvres complètes de Willa Cather, décernait sa médaille d'or à Willa Cather. Cette consécration, il est vrai, couronnait un auteur dont la production, depuis 1927 (c'est la date de *Death Comes for the Archbishop,* le plus parfait chef-d'œuvre de Willa Cather), s'était singulièrement affaiblie et ralentie[1]. A l'exception des trois admirables nouvelles publiées, en 1932, sous le titre *Obscure Destinies* (leur gravité concentrée est en tout point semblable à celle des dernières nouvelles de C.-F. Ramuz), les dernières œuvres de Willa Cather — deux ou trois essais, autant de nouvelles, trois courts romans — n'ont rien ajouté à sa gloire. A une génération instable et angoissée et qui, même dans le roman, aime à retrouver les préoccupations et les problèmes de la vie contemporaine, le roman de Willa Cather, situé dans un monde stable, ou qui paraît tel en comparaison du nôtre, semblait n'avoir rien à offrir. Cependant, cette œuvre inactuelle recèle en ses meilleurs ouvrages une vitalité, une fraîcheur, une vigueur secrètes, en même temps qu'une beauté de forme, qu'on ne trouvera au même degré que dans bien peu de livres de notre temps.

* * *

L'inspiration de Willa Cather a deux sources principales : le Middle West et le Sud-Ouest américain.

Le Middle West, Willa Cather le découvrit lorsque, à l'âge de neuf ans, elle se trouva transplantée, avec sa famille, dans le Nebraska. Jusque là elle avait vécu en Virginie, pays de colonisation ancienne, à la population homogène, où sa famille, anglaise, irlandaise et alsacienne d'origine, était établie depuis plusieurs générations. Le Nebraska, ce fut le choc brutal et

[1] Les œuvres complètes de Willa Cather *(The Novels and Stories of Willa Cather)* ont paru chez Houghton Mifflin, à Boston, de 1937 à 1941. Précédemment, *One of Ours* avait reçu le prix Pulitzer, et *Shadows on the Rock* le prix Femina américain. Bien que Willa Cather ait vécu jusqu'en 1947 et que son dernier roman, *Sapphira and the Slave Girl,* où, par l'imagination, elle était retournée vivre dans sa Virginie natale, date de 1940, aucune étude d'ensemble de son œuvre n'a paru en librairie depuis celle, depuis longtemps épuisée, que nous lui avons nous-même consacrée il y a vingt ans (*Willa Cather,* by René Rapin, Modern American Writers, vol. VIII, New York, McBride, 1930).

excitant avec un pays immense et neuf, tout récemment parcouru par les bisons et les Indiens. Les immigrants, clairsemés, y faisaient des îlots, dont l'un était scandinave, l'autre slave, un troisième anglo-saxon ou français. Pour Willa Cather, comme pour tous ces transplantés de l'Est américain ou de l'Europe, chaque jour était une aventure nouvelle : désillusion, conquête ou défaite, confrontation de soi-même avec le pays neuf, le climat extrême, les mœurs étranges et la langue étrangère des voisins embarqués dans la même aventure. Imaginative, sensible et réceptive, Willa Cather en acquit pour toujours « l'amour des grands espaces, des pays ouverts, aux ondulations infinies comme celles de la mer », la compréhension et le goût des différences, une large tolérance.

Le Middle West est la terre d'élection de Willa Cather, la patrie de ses souvenirs et de son imagination. Elle y a vécu les années décisives de son adolescence et de sa première maturité et, après avoir connu New-York et l'Europe, elle est venue souvent s'y retremper. C'est la terre nourricière de son art. De *O Pioneers* (1913), son premier roman original, à *Obscure Destinies* (1932), sa dernière œuvre remarquable, elle a chanté ses plateaux battus des vents, ses neiges épaisses, la chaleur moite de ses étés étouffants, la vie simple, les plaisirs et les peines de ses colons, leur lutte exténuante pour transformer en champs de blé ou de maïs la prairie inféconde, le tenace effort des meilleurs d'entre eux pour construire leur destinée, le lent glissement des plus faibles sur la pente des déchéances et des abandons. Victimes ou conquérants, impatients ou obstinés, idéalistes ou réalistes, paysans, hommes d'affaires, ouvriers, employés, constructeurs, ingénieurs, intellectuels ou artistes, presque tous les personnages qui peuplent les romans de Willa Cather sont issus du Middle West ou y ont été transplantés. La diversité même de leur appartenance ethnique — scandinave chez Alexandra Bergstrom ou chez Thea Kronborg, tchèque chez Frank Shabata, chez Antonia Shimerda ou chez le bonhomme Rosicky, juive chez Mme Rosen ou chez les Nathanmeyer, « canadienne-française d'un côté et américaine de l'autre » chez le professeur St. Peter, allemande chez la couturière Augusta comme chez Fred Ottenburg, et ainsi de suite — en fait plus typiquement des *Mid Westerners*.

Mais, si le Middle West est ainsi la grande source d'inspiration de Willa Cather, et la plus féconde, il est venu s'y ajouter — dans la vie de Willa Cather à partir de 1912 (elle avait alors trente-six ans), dans son œuvre à partir de 1915 — une seconde grande influence. C'est celle des hauts plateaux désertiques de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, que

Willa Cather a parcourus à plusieurs reprises et dont, plus encore que les paysages étranges, monotones et violemment colorés, les déserts, les montagnes, les cactus, les canyons, les *mesas,* l'ont frappée le délaissement mystérieux des villages morts des Indiens rupestres, l'hospitalité des *rancheros* mexicains, l'hostilité ou l'impénétrable impassibilité des Indiens des *pueblos* et, éclatant dans les pompes du culte comme dans les pratiques superstitieuses des fidèles, la dévotion fervente et naïve d'un catholicisme où, au culte de la Vierge et des saints, se mêlaient d'étranges survivances d'un culte plus ancien, où le perroquet et le serpent jouaient un rôle essentiel.

Willa Cather a parcouru le Sud-Ouest. Elle s'est imprégnée de ses paysages et de son atmosphère, s'est penchée sur son âme, a reconstitué son passé, où s'interpénètrent l'histoire et la légende, d'antiques civilisations indiennes, l'épopée de la conquête espagnole, celle des missions franciscaines et, plus proche de nous et plus émouvante, la reconquête spirituelle du pays par les deux prêtres français dont elle a fait les héros de son meilleur livre.

Willa Cather ne s'est pas contentée en effet de parcourir le Sud-Ouest, elle l'a fait entrer dans son œuvre et dans la littérature américaine. D'abord, de façon un peu timide, en y situant un épisode de *The Song of the Lark* (1915), le second en date de ses grands romans. Ensuite, avec plus d'ampleur et un art plus accompli, en contant dans *The Professor's House* (1925) l'histoire, d'une simplicité et d'une gravité virgiliennes, de Tom Outland et de Rodney Blake et de leur découverte des abris sous roche de la Mesa Bleue. En 1927 enfin, elle a consacré au Sud-Ouest, et plus particulièrement au Nouveau-Mexique, un roman tout entier, *Death Comes for the Archbishop,* œuvre magistrale, portrait d'âmes et épopée spirituelle en même temps qu'évocation de la couleur, de la lumière, du relief et du passé de tout un pays.

En entrant ainsi dans l'œuvre de Willa Cather, le Sud-Ouest lui a fourni plus qu'une matière et qu'une inspiration nouvelles. Il lui a donné cette profondeur d'âme et de temps que le Middle-West ne contenait pas ou dont, en certains lieux très rares, où subsistaient quelques vestiges à moitié effacés du passage des Indiens, ou des émigrants allant en Californie, il suggérait tout au plus la présence.

* * *

Middle West ou Sud-Ouest, pays neuf ou terres anciennes, petites villes de la Prairie ou *pueblos* du désert, Willa Cather les a peints avec le même art, le même don d'observation réaliste, la même capacité de choisir le détail significatif, la même sensibilité, le même sens de l'âme. J'en pourrais citer de nombreux exemples. Il suffira de deux, choisis, non parmi les plus colorés, mais parmi les plus représentatifs de cette qualité d'art et de cette forme d'âme que l'on pourrait appeler virgiliennes [1] si elles n'étaient pas aussi bien lamartiniennes, wordsworthiennes ou, tout simplement, « willa-cathériennes ».

Le premier passage est tiré de la nouvelle *Two Friends,* qu'on trouvera dans le volume intitulé *Obscure Destinies* (1932).

Le narrateur évoque les soirées d'été où, bien des années auparavant, alors qu'il habitait, adolescent, une petite ville du Kansas, il écoutait causer deux amis, commodément assis dans des fauteuils placés sur le trottoir devant la maison de l'un d'entre eux. Je traduis sur l'original, inédit en français.

« Je suppose qu'il a dû y avoir alors des nuits sans lune, ou des ciels noirs où ne brillaient que des étoiles pâles et un mince copeau d'argent... Mais, dans mon souvenir, toutes ces nuits sont baignées de l'indolente splendeur de la pleine lune, ou d'une demi-lune sertie dans un bleu incertain.

» Trueman et Dillon s'installaient en bras de chemise, munis d'une ample provision de mouchoirs frais pour s'éponger le visage. Ils étaient plus largement et plus positivement eux-mêmes. On distinguait leurs traits, les raies de leurs chemises, les feux que jetait le diamant de M. Dillon, mais leurs ombres faisaient deux masses sombres sur le trottoir blanc. Le mur de brique derrière eux, dont le rouge avait presque passé au rose sous la brûlure des étés, prenait, la nuit, une teinte de cornaline. De l'autre côté de la rue, qui n'était en réalité qu'une route poussiéreuse, était un terrain vague, où poussaient quelques négundos rabougris [2]. Les fermiers y laissaient leurs charrettes et leurs attelages quand ils venaient en ville. Derrière cet espace découvert se dressait une rangée de frêles

[1] Ce n'est pas un hasard si le mot revient sous ma plume. Comme Virgile et Lamartine, Willa Cather est sensible au pathétique de ce qui passe : *Optima dies prima fugit,* porte en exergue la première page de *My Antonia,* et Tom Outland, qui mourra jeune, lit l'Enéide à côté de Robinson Crusoé.

[2] Le *négundo* est une sorte d'érable.

bâtiments de bois, qu'on allait démolir d'un jour à l'autre. Penchés et délabrés, ils avaient des escaliers extérieurs menant à un étage branlant, dont les galeries s'affaisaient par le milieu.

» Blancs autrefois, ils étaient devenus gris et les portes ouvrant sur les galeries gondolées étaient d'un bleu passé. Ces bâtiments abandonnés, qui, de jour, blessaient la vue, se fondaient au clair de lune en une masse immatérielle et pittoresque d'un noir lustré velouté de blanc, avec ici et là la tache vague d'une porte bleue ou un rectangle vert-sauge, posé de guingois, qui avait été un volet.

» La route, devant le trottoir au bord duquel j'étais assis à jouer aux *jackstones*[1], était couverte d'une couche de poussière qui me venait à la cheville. Elle paraissait boire le clair de lune comme les plis d'un velours. Elle buvait aussi les sons, étouffait les roues des charrettes et les pas des chevaux, et gisait là, douce et résignée, comme un dernier résidu des choses matérielles, la molle couche du dernier repos. Rien au monde, ni les montagnes de neige, ni la mer bleue, n'est aussi beau sous la lune que ces douces routes sèches de la campagne en été, ces routes où la poussière blanche retombe derrière la roue d'une charrette lente. »

Dans le second passage, Thea Kronborg, l'héroïne de *The Song of the Lark* (1915), jeune femme énergique et volontaire venue du fond du Colorado étudier la musique à Chicago (dans la pauvreté et les difficultés elle y découvre sa vocation véritable, qui sera d'être cantatrice, et y forge son âme), Thea Kronborg, les pieds et les mains glacés et la tête en feu, écoute son premier concert symphonique.

L'orchestre vient de jouer le premier mouvement de la symphonie de Dvorak dite *Du Nouveau Monde.* Il en attaque maintenant le *largo.*

« Lorsque les cors anglais donnèrent le thème du *largo,* elle sut que c'était cela qu'elle avait attendu. C'étaient les dunes de sable, les sauterelles et les cigales, et tout ce qui remuait et pépiait dans le petit matin. C'était la montée infinie des hautes plaines, l'immense nostalgie de tous les pays plats. Mais c'était aussi la maison, les premiers souvenirs, les premiers matins, il y a si longtemps ; l'étonnement d'une âme neuve dans un monde neuf ; une âme neuve et pourtant ancienne, qui avait rêvé quelque chose de désespéré et de glorieux dans la nuit d'avant sa naissance ; une âme obsédée par ce qu'elle ne savait pas et sur qui pesait l'ombre d'un passé qu'elle ne pouvait plus faire revivre. »

* * *

[1] Petit jeu d'adresse.

Il n'est pas besoin d'autres exemples. Dans ces paysages que Willa Cather peint avec la précision et la sensibilité d'un peintre qui serait en même temps un musicien et un poète, on sent assez que c'est l'homme qui l'intéresse avant tout, l'aventure de son âme, le pathétique de sa destinée. C'est là, et non dans l'évocation, si pittoresque soit-elle, d'un moment et d'un milieu particuliers, qu'est la véritable originalité de Willa Cather. Elle excelle à conter l'histoire de destinées obscures (*Obscure Destinies* n'est-il pas, nous le disions tout à l'heure, le titre d'un de ses recueils de nouvelles ?), le drame d'une amitié qui se brise, le pathétique d'une vie qui se défait, mais l'épopée aussi d'une conquête, le triomphe d'une volonté.

Les âmes qu'elle peint avec tant d'art, et avec un réalisme sans illusions mais sans dureté (quelle différence, à cet égard, entre son œuvre et celle des Hemingway et des Faulkner !), sont, pour la plupart, des âmes simples, servantes, mères et grands-mères dont la vie est de servir, hommes et femmes d'une seule ambition. Chez les plus heureux, et les plus volontaires, la vie suit une ligne ascendante et droite, elle a la plénitude satisfaisante d'une « pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». Telle est la destinée d'Alexandra Bergson (*O Pioneers,* 1913), de Thea Kronborg (*The Song ou the Lark,* 1915), du professeur St. Peter (*The Professor's House,* 1925) ou des deux prêtres de *Death Comes for the Archbishop* (1927). Certains de ses personnages, Amédée *(O Pioneers)* ou Tom Outland *(The Professor's House),* sont parés du prestige de qui meurt jeune, en pleine possession de sa force, en plein exercice de sa vocation. D'autres encore, plus compliqués ou moins heureux, sont des mélancoliques ou des tourmentés, jeunes gens et jeunes femmes malhabiles à se connaître eux-mêmes, éternellement insatisfaits et inadaptés, à moins que, comme Claude Wheeler, le héros de *One of Ours* (1922), ils ne trouvent la paix dans le sacrifice suprême.

Si divers soient-ils, et si différentes leurs destinées, les personnages de Willa Cather sont presque tous, comme elle-même, des transplantés, avec ce que cela suppose d'acceptation et de goût du risque, d'attrait de l'inconnu ou, au contraire, d'inadaptation foncière, de désillusions, de regrets. Chez les plus réalistes, conquérants du sol ou chefs d'entreprise, missionnaires ou constructeurs, il y a une pointe d'idéalisme et de rêve,

[1] *The visions those men had seen in the air and followed* (Willa Cather, *A Lost Lady,* IX).

« une vision entrevue dans l'air et que ces hommes avaient suivie » [1]. C'est là ce qui fait la noblesse et l'intérêt de figures qui, sous les dehors les plus matérialistes et les plus bourgeois (ceux, par exemple, des deux amis que nous observions tout à l'heure prenant le frais sur le trottoir de cette petite ville du Kansas), ont cette « absence de mesquinerie et de petitesses », cette « large insouciance », ce « courage », ce « sens élevé de l'honneur » à quoi se reconnaissent les héros et les héroïnes de Willa Cather [1]. En ces Dillon et ces Trueman, ces capitaine Forrester et ces Alexandra Bergson, Willa Cather a mis le meilleur d'elle-même, et, comme elle, ils jettent sur la vie un regard calme et droit.

La plupart sont des pionniers, membres de cette première génération simple et forte pour qui « la conquête de la prospérité matérielle avait été une victoire morale, parce qu'elle était arrachée aux circonstances hostiles, qu'elle était le résultat d'une lutte, une épreuve de caractère » [2]. L'histoire de cette lutte et de cette conquête est celle d'Alexandra Bergson, la première héroïne caractéristique de Willa Cather. C'est celle aussi du fermier Rosicky, le héros d'une de ses dernières nouvelles. Transposée sur le plan intellectuel ou spirituel, c'est celle de Thea Kronborg comme celle du professeur St. Peter ou de l'archevêque Latour.

A ces grandes figures, comme aux figures plus humbles qui les entourent et dont le sacrifice, souvent, permet l'épanouissement de ses héroïnes et de ses héros, Willa Cather oppose la mesquinerie, la cupidité ou la veulerie des représentants de la seconde génération, celle de l'exploitation et des jouissances mesquines. Elle a resserré dans *A Lost Lady* (1923, 174 pages) le drame de cette opposition et de cette déchéance, peignant, avec un art consommé, en même temps que l'histoire pathétique d'une vie qui va à vau l'eau, le contraste, saisissant, de deux périodes successives de l'histoire de l'Amérique moderne. L'opposition des deux figures du capitaine Forrester et de l'avocassier Ivy Peters, et la façon dont le premier, arrêté par un accident, puis terrassé par une attaque, est supplanté par le second dans les faveurs de sa femme, est d'un symbolisme à la fois naturel et puissant.

* * *

[1] « Absence de mesquinerie et de petitesse », « large insouciance », etc., sont les termes mêmes dont se sert Willa Cather pour décrire les héros de la nouvelle *Two Friends*.

[2] Willa Cather, *Nebraska : The End of the First Cycle,* article publié dans *The Nation* le 5 septembre 1923.

« L'ancien Ouest, dit Willa Cather dans un des derniers chapitres de *A Lost Lady,* avait été colonisé par des rêveurs, aventuriers au grand cœur, magnifiquement dépourvus de sens pratique. Ils constituaient une société fraternelle et courtoise, forte dans l'attaque, faible dans la défensive, et plus habile à conquérir qu'à maintenir. Le vaste territoire que ces pionniers avaient conquis était maintenant à la merci d'hommes comme Ivy Peters, qui n'avaient jamais osé, jamais couru de risques. Ils allaient dissiper le mirage, chasser la fraîcheur matinale, le grand rêve de liberté, la vie facile et généreuse des grands propriétaires. L'espace, la couleur, l'insouciance princière des pionniers, ils les détruiraient à la manière dont la fabrique d'allumettes débite la forêt primitive. Du Missouri aux Montagnes Rocheuses, cette génération de jeunes gens avisés, entraînés aux petites économies par la dureté des temps, ferait exactement ce qu'avait fait Ivy Peters lorsqu'il avait drainé le marais du capitaine Forrester. »

« Les pères, dit encore Willa Cather [1], étaient arrivés dans un désert, ils avaient dû créer de toutes pièces, être ingénieux comme des marins naufragés. La génération nouvelle déteste créer quoi que ce soit, elle veut vivre et mourir en automobile, passant à toute vitesse le long de ces champs dont les vieux suivaient patiemment les longues rangées de plants de maïs. Il lui faut du tout fait : vêtements, aliments, éducation, musique, plaisirs. Qu'en sera-t-il de la troisième génération ?... Sera-t-elle dupe, elle aussi ? Croira-t-elle que, vivre facilement, c'est vivre heureux ? »

Willa Cather n'a pas apporté de réponse à cette question. Fidèle à son premier propos, elle s'est contentée de peindre, avec cette fermeté et cette sérénité pensive qui la caractérisent, les plaisirs et les peines de la première génération, ses rêves et ses réalisations. Elle n'a caché ni les déceptions ni les défaites de ses héros, a montré, dans les vies les plus heureuses, les heures de doute ou de vide spirituel, l'automne de l'amertume et des regrets, et cette imperfection radicale de tous les plaisirs humains. Dans *A Lost Lady* comme dans *One of Ours* elle a tracé de l'Amérique de la seconde génération un tableau qui, sans avoir l'outrance de ceux de Sinclair Lewis et de ses émules, n'en constitue pas moins une condamnation sans indulgence du matérialisme et de la platitude de la vie américaine moderne. Le héros de *One of Ours,* Claude Wheeler, ne doit-il pas aller chercher sur le sol de France un sens à donner à sa vie, et sa mort, en 1917, en Argonne, en même temps qu'elle est un hommage

[1] Dans ce même article de *The Nation.*

à la France éternelle, n'est-elle pas aussi l'aveu de tout ce qui manque encore à l'Amérique pour être, pour une âme délicate, une véritable patrie ?

Willa Cather est trop artiste pour se complaire dans la critique. L'essentiel de son œuvre est glorification de la beauté et de la vie. Beauté des paysages immenses et colorés de l'Ouest, beauté des destinées humaines qui, des lointains Indiens des abris sous roche aux colons des villages et des villes d'aujourd'hui, forment l'héritage spirituel de cette Amérique qu'elle a chantée avec autant de vigueur que Whitman *(Pioneers! O Pioneers!)* mais avec un art plus discret et plus concentré, un art classique.

L'œuvre de Whitman regardait vers l'avenir, un avenir de promesses et de rêve. L'œuvre de Willa Cather est tournée vers le passé, un passé dont elle avait la nostalgie et que son œuvre, si varié qu'en soit le décor [1] et si divers les personnages, fait revivre avec une sensibilité à la fois ferme et délicate qui en fait l'une des plus attachantes et des plus originales de la littérature moderne.

René RAPIN.

[1] A la Virginie, au Middle West et au Sud-Ouest déjà mentionnés, était venu s'ajouter, dans *Shadows on the Rock* (1931), le Canada français.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES OEUVRES DE WILLA CATHER ET DE LEURS TRADUCTIONS FRANÇAISES

1903 *April Twilights* (poèmes), Boston, Badger, 52 pp.

1905 *The Troll Garden* (nouvelles), New York, Mc Clure, Philipps, 253 pp.

1912 *Alexander's Bridge* (roman), Boston, Houghton Mifflin, 175 pp.

1913 *O Pioneers!* (roman), Boston, Houghton Mifflin, 309 pp.

1915 *The Song of the Lark* (roman), Boston, Houghton Mifflin, 490 pp.

1918 *My Antonia* (roman), Boston, Houghton Mifflin, 419 pp. (*Mon Antonia,* tr. Llona, Paris, Payot, 1924.)

1920 *Youth and the Bright Medusa* (nouvelles), New York, Knopf, 303 pp. (La première des huit nouvelles composant ce volume, *Coming, Aphrodite!* a été traduite en français : *Prochainement Aphrodite,* tr. Llona, Paris, Kra, 1925.)

1922 *One of Ours* (roman), New York, Knopf, 459 pp.

1923 *A Lost Lady* (roman), New York, Knopf, 174 pp. (*Une Dame perdue,* Paris, La Nouvelle Edition, 1945.)

1925 *The Professor's House* (roman), New York, Knopf, 283 pp.

1926 *My Mortal Enemy* (roman), New York, Knopf, 120 pp. (*Mon Ennemi mortel,* grande nouvelle inédite, Les Oeuvres Libres, vol. 173, pp. 315-377, Paris, 1935.)

1927 *Death Comes for the Archbishop* (roman), New York, Knopf, 303 pp. (*La Mort et l'Archevêque,* tr. Carel, Paris, Stock, 1940.)

1931 *Shadows on the Rock* (roman), New York, Knopf, 280 pp. (*Les Ombres sur le Rocher),* tr. Rémon, Paris, Hachette, 1933.)

1932 *Obscure Destinies* (nouvelles), New York, Knopf, 230 pp.

1935 *Lucy Gayheart* (roman), New York, Knopf, 231 pp.

1936 *Not Under Forty* (essais), New York, Knopf, 147 pp.

1940 *Sapphira and the Slave Girl* (roman), New York, Knopf, 295 pp.

1937-1941 *The Novels and Stories of Willa Cather* (œuvres complètes), Library Edition, Boston, Houghton Mifflin, 13 vols.

1948 *The Old Beauty and Others* (nouvelles), New York, Knopf, 166 pp. (œuvre posthume).

1949 *Willa Cather on Writing* (essais), New York, Knopf, 126 pp. (œuvre posthume).